



Victor Hugo
Œuvres poétiques

III

Les Chansons des rues et des bois
L'Année terrible
L'Art d'être grand-père

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR PIERRE ALBOUY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

VICTOR HUGO

Œuvres
poétiques

III

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR PIERRE ALBOUY

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*Éditions Gallimard, 1974,
pour l'introduction, la chronologie, les notices,
les notes et le relevé de variantes.*

I

LES CHANSONS
DES RUES ET DES BOIS¹

À un certain moment de la vie, si occupé qu'on soit de l'avenir, la pente à regarder en arrière est irrésistible. Notre adolescence, cette morte charmante, nous apparaît, et veut qu'on pense à elle. C'est d'ailleurs une sérieuse et mélancolique leçon que la mise en présence de deux âges dans le même homme, de l'âge qui commence et de l'âge qui achève; l'un espère dans la vie, l'autre dans la mort.

Il n'est pas inutile de confronter le point de départ avec le point d'arrivée, le frais tumulte du matin avec l'apaisement du soir, et l'illusion avec la conclusion.

Le cœur de l'homme a un recto sur lequel est écrit *Jeunesse*, et un verso sur lequel est écrit *Sagesse*. C'est ce recto et ce verso qu'on trouvera dans ce livre.

La réalité est, dans ce livre, modifiée par tout ce qui dans l'homme va au delà du réel^a. Ce livre est écrit beaucoup avec le rêve, un peu avec le souvenir.

Rêver est permis aux vaincus; se souvenir est permis aux solitaires¹.

Hauteville house, octobre 1865.

LE CHEVAL^{a1}

Je l'avais saisi par la bride;
Je tirais, les poings dans les nœuds,
Ayant dans les sourcils la ride
De cet effort vertigineux.

C'était le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
À qui l'aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté;

L'alérion² aux bonds sublimes,
Qui se cabre^b, immense, indompté,
Plein du hennissement des cimes,
Dans la bleue immortalité.

Tout génie, élevant sa coupe,
Dressant sa torche³, au fond des cieux,
Superbe^c, a passé sur la croupe
De ce monstre mystérieux.

Les poètes et les prophètes,
Ô terre, tu les reconnais^d
Aux brûlures que leur ont faites
Les étoiles de son harnais.

Il souffle l'ode, l'épopée^e,
Le drame, les puissants effrois,
Hors des fourreaux les coups d'épée,
Les forfaits hors du cœur des rois.

Père de la source sereine,
 Il fait du rocher ténébreux
 Jaillir pour les grecs Hippocrène,
 Et Raphidim pour les hébreux¹.

Il traverse l'Apocalypse;
 Pâle, il a la mort sur son dos.
 Sa grande aile brumeuse éclipse
 La lune devant Ténédos².

Le cri d'Amos, l'humeur d'Achille
 Gonfle sa narine et lui sied;
 La mesure du vers d'Eschyle,
 C'est le battement de son pied^a.

Sur le fruit mort il penche l'arbre^b,
 Les mères sur l'enfant tombé;
 Lugubre, il fait Rachel de marbre,
 Il fait de pierre Niobé³.

Quand il part, l'idée est sa cible;
 Quand il se dresse, crins au vent,
 L'ouverture de l'impossible
 Luit sous ses deux pieds de devant.

Il défie Éclair à la course;
 Il a le Pinde, il aime Endor⁴;
 Fauve, il pourrait relayer l'Ourse
 Qui traîne le Chariot d'or.

Il plonge au noir zénith^c; il joue
 Avec tout ce qu'on peut oser;
 Le zodiaque, énorme roue,
 A failli parfois l'écraser.

Dieu fit le gouffre à son usage.
 Il lui faut les cieus non frayés,
 L'essor fou, l'ombre, et le passage
 Au-dessus des pics foudroyés^d.

Dans les vastes brumes^e funèbres
 Il vole, il plane; il a l'amour
 De se ruer dans les ténèbres
 Jusqu'à ce qu'il trouve le jour.

Sa prunelle sauvage et forte
 Fixe sur l'homme, atome nu,
 L'effrayant regard qu'on rapporte
 De ces courses dans l'inconnu.

Il n'est docile, il n'est propice
 Qu'à celui qui, la lyre en main,
 Le pousse dans le précipice,
 Au delà de l'esprit humain^a.

Son écurie, où vit la fée,
 Veut un divin palefrenier;
 Le premier s'appelait Orphée;
 Et le dernier, André Chénier^b.

Il domine notre âme entière;
 Ézéchiël sous le^c palmier¹
 L'attend, et c'est dans sa litière
 Que Job prend son tas de fumier.

Malheur à celui qu'il étonne
 Ou qui veut jouer avec lui!
 Il ressemble au couchant d'automne
 Dans son inexorable ennui.

Plus d'un sur son dos se déforme;
 Il hait le joug et le collier;
 Sa fonction est d'être énorme
 Sans s'occuper du cavalier^d.

Sans patience et sans clémence,
 Il laisse, en son vol effréné,
 Derrière sa ruade immense
 Malebranche désarçonné^{e2}.

Son flanc^f ruisselant d'étincelles
 Porte^g le reste du lien
 Qu'ont tâché de lui mettre aux ailes
 Despréaux et Quintilien.

Pensif, j'entraînais loin des crimes,
 Des dieux, des rois, de la douleur^h,
 Ceⁱ sombre cheval des abîmes
 Vers le pré de l'idylle en fleur.

Je le tirais vers la prairie
 Où l'aube, qui vient s'y poser,
 Fait naître l'églogue attendrie
 Entre le rire et le baiser.

C'est là que croît, dans la ravine
 Où fuit Plaute, où Racan se plaît,
 L'épigramme, cette aubépine,
 Et ce trèfle, le triolet.

C'est là que l'abbé Chaulieu prêche,
 Et que verdit sous les buissons
 Toute cette herbe tendre et fraîche
 Où Segrais^{a1} cueille ses chansons.

Le cheval luttait; ses prunelles,
 Comme le glaive et^b l'yatagan
 Brillaient^c; il secouait ses ailes
 Avec des souffles d'ouragan.

Il voulait retourner au gouffre^d;
 Il reculait, prodigieux,
 Ayant dans ses naseaux le soufre^e,
 Et l'âme du monde en ses yeux.

Il hennissait vers l'invisible;
 Il appelait l'ombre au secours;
 À ses appels le ciel terrible
 Remuait des tonnerres sourds.

Les bacchantes heurtaient leurs cistres,
 Les sphinx ouvraient leurs yeux profonds;
 On voyait, à leurs doigts sinistres,
 S'allonger l'ongle des griffons.

Les constellations en flamme
 Frissonnaient à son cri vivant
 Comme dans la main d'une femme
 Une lampe se courbe au vent^f.

Chaque fois que son aile sombre
 Battait le vaste^g azur terni,
 Tous les groupes d'astres de l'ombre
 S'effarouchaient dans l'infini.

Moi^a, sans quitter la plate-longe,
Sans le lâcher, je lui montrais
Le^b pré charmant, couleur de songe,
Où le vers rit sous l'ancre frais.

Je lui montrais le champ, l'ombrage,
Les gazons par juin attiédís ;
Je lui montrais le pâturage
Que nous appelons paradis^c.

— Que fais-tu là ? me dit Virgile.
Et je répondis, tout couvert
De l'écume du monstre agile :
— Maître, je mets Pégase au vert^d.

LIVRE PREMIER

JEUNESSE

I

FLORÉAL^a

I

ORDRE DU JOUR DE FLORÉAL

Victoire, amis! je dépêche
En hâte et de grand matin
Une strophe toute fraîche
Pour crier le bulletin.

J'embouche sur la montagne
La trompette aux longs éclats;
Sachez que le printemps gagne
La bataille des lilas.

Jeanne^b met dans sa pantoufle
Son pied qui n'est plus frileux;
Et voici qu'un vaste souffle
Emplit les abîmes bleus^c.

L'oiseau chante, l'agneau broute;
Mai, poussant des cris railleurs,
Crible l'hiver en déroute
D'une mitraille de fleurs.

II

Orphée, au bois du Caystre^{a1},
Écoute^b, quand l'astre luit,
Le rire obscur et^c sinistre
Des inconnus de la nuit.

Phtas, la sibylle thébaine,
Voyait près de Phygale²
Danser des formes d'ébène
Sur l'horizon étoilé^d.

Eschyle errait à la brune
En Sicile³, et s'enivrait
Des flûtes du clair de lune
Qu'on entend dans la forêt.

Pline, oubliant toutes choses
Pour les nymphes de Milet,
Épiait leurs jambes roses
Quand leur robe s'envolait.

Plaute, rôdant à Viterbe⁴
Dans les vergers^e radieux,
Ramassait parfois dans l'herbe
Des fruits mordus par les dieux.

Versaille est un lieu' sublime
Où le faune, un pied dans l'eau,
Offre à Molière la rime,
Étonnement de Boileau⁹.

Le vieux Dante, à qui les âmes
Montraient leur sombre miroir,
Voyait s'évader des femmes
Entre les branches le soir.

André Chénier sous les saules
 Avait l'éblouissement
 De ces fuyantes épaules
 Dont Virgile fut l'amant¹.

Shakspeare, aux aguets^a derrière
 Le chêne aux rameaux dormants,
 Entendait dans la clairière
 De vagues trépignements.

Ô feuillage, tu m'attires;
 Un dieu t'habite; et je crois
 Que la danse des satyres
 Tourne encore au fond des bois.

III

ΨΥΧΗ^{b2}

Psyché dans ma chambre est entrée,
 Et j'ai dit à ce papillon :
 — « Nomme-moi la chose sacrée.
 « Est-ce l'ombre ? est-ce le rayon ?

« Est-ce la musique des lyres ?
 « Est-ce le parfum de la fleur ?
 « Quel est entre tous les délires
 « Celui qui fait l'homme meilleur ?

« Quel est l'encens ? quelle est la flamme ?
 « Et l'organe de l'avatar,
 « Et pour les souffrants le dictame,
 « Et pour les heureux le nectar ?

« Enseigne-moi ce qui fait vivre,
 « Ce qui fait que l'œil brille et voit !
 « Enseigne-moi l'endroit du livre
 « Où Dieu pensif^c pose son doigt^d.

« Qu'est-ce qu'en sortant de l'Érèbe
 « Dante a trouvé de plus complet ?
 « Quel est le mot des sphinx de Thèbe
 « Et des ramiers du Paraclet ?

« Quelle est la chose, humble et^a superbe,
 « Faite de matière et^b d'éther,
 « Où Dieu met le plus de son verbe
 « Et l'homme le plus de sa chair ?

« Quel est le pont que l'esprit montre,
 « La route^c de la fange au ciel
 « Où Vénus Astarté rencontre
 « À mi-chemin Ithuriel^t ?

« Quelle est la clef splendide et sombre,
 « Comme aux élus chère^d aux maudits,
 « Avec laquelle on ferme l'ombre
 « Et l'on ouvre^e le paradis^f ?

« Qu'est-ce qu'Orphée et Zoroastre,
 « Et Christ que Jean vint suppléer,
 « En mêlant la rose avec l'astre,
 « Auraient voulu pouvoir créer ?

« Puisque tu viens d'en haut, déesse,
 « Ange, peut-être le sais-tu ?
 « Ô Psyché! quelle est la sagesse ?
 « Ô Psyché! quelle est la vertu ?

« Qu'est-ce que, pour l'homme et la terre,
 « L'infini sombre a fait de mieux ?
 « Quel est le chef-d'œuvre du père ?
 « Quel est le grand éclair des cieux ? »

Posant sur mon front, sous la nue,
 Ses ailes qu'on ne peut briser,
 Entre lesquelles elle est nue,
 Psyché m'a dit : C'est le baiser.

IV

LE POÈTE BAT AUX CHAMPS^{a1}

I

Aux champs, compagnons et compagnes!
 Fils, j'élève à la dignité
 De géorgiques les campagnes
 Quelconques où flambe l'été!

Flamber, c'est là toute^b l'histoire
 Du cœur, des sens, de la saison,
 Et de la pauvre mouche noire
 Que nous appelons la raison^c.

Je te fais molosse, ô mon dogue!
 L'acanthé manque ? j'ai le thym.
 Je nomme Vaugirard églogue;
 J'installe Amyntas à Pantin.

La nature est indifférente
 Aux nuances que nous créons,
 Entre Gros-Guillaume et Dorante;
 Tout pampre a ses Anacréons.

L'idylle^d volontiers patoise.
 Et je ne vois point^e que l'oiseau
 Préfère Haliarte à Pontoise
 Et Coronée² à Palaiseau.

Les plus beaux^f noms de la Sicile
 Et de la Grèce ne font pas
 Que l'âne au fouet soit plus docile,
 Que l'amour fuie à moins grands pas^g.

Vers extraits des Carnets et Albums de voyage (1859-1865)	880
L'Année terrible	892
alentours et suite de « L'Année terrible »	1151
Pièces du manuscrit « N.A.F. 24739 »	1151
La Corde d'airain	1170
Pièces publiées en 1872-1873	1199
L'Art d'être grand-père	1217
Autour de « L'Art d'être grand-père »	1338
<i>Index des noms de personne et de personnage cités par</i>	
<i>V. Hugo</i>	1353
<i>Table des incipit</i>	1371
<i>Table des titres</i>	1385

Ce volume contient :

**LES CHANSONS DES RUES
ET DES BOIS**

alentours des « Chansons
des rues et des bois » :

PIÈCES DU MANUSCRIT
N.A.F. 24738

VERS EXTRAITS DES CARNETS .
ET ALBUMS DE VOYAGE
(1859-1865)

L'ANNÉE TERRIBLE

alentours et suite de
« L'Année terrible » :

PIÈCES DU MANUSCRIT
N.A.F. 24739

LA CORDE D'AIRAIN
PIÈCES PUBLIÉES EN 1872-1873

**L'ART
D'ÊTRE GRAND-PÈRE**

Autour de
« L'Art d'être grand-père »

*Textes établis, avec introduction,
avertissement, chronologie,
variantes, notes et index
par Pierre Albouy*